

que j'étois désespérée qu'il y eût entre nous tant d'égalité, & de trouver si peu à faire pour lui en l'épousant ! Qu'il eût été doux pour mon amour de le voir en me donnant à lui, me devoir tout, ou de pouvoir lui sacrifier tout ce que je ne pourrois point partager avec lui. Eh ! combien en effet ne s'éleve-t-on pas quand on se rapproche de ce qu'on aime !

Vous n'avez pas dû penser que dans les termes où nous en étions ensemble, nous nous fussions séparés sans nous assurer d'un rendez-vous pour le lendemain. Il vint en effet, & quoique ce fût précisément à l'heure marquée, je lui scus mauvais gré de ne l'avoir pas devancée au moins de quelques minutes. Il me pressa vivement de le rendre heureux ; & je balançai d'autant moins à lui dire à quel prix il pouvoit le devenir, qu'en lui offrant de m'unir à lui, je ne croyois pas moins faire son bonheur que le mien. Il me seroit difficile de vous exprimer à quel excès allèrent ma surprise & ma douleur, lorsque je le vis pâler à une proposition que je m'étois flattée qu'il recevrait avec le même plaisir que je trouvois à la lui faire. Mon indignation se peignit trop

vivement dans mes yeux, pour qu'il lui fût difficile de la saisir. Ah ! Madame, s'écria-t-il, en se précipitant à mes genoux, se peut-il que vous me jugiez coupable, quand tout devoit vous dire que je ne suis que malheureux ; quoi ! vous pouvez penser que je pourrois recevoir votre main, & que mon cœur dédaigne la seule chose qui puisse faire le bonheur de ma vie ! Ah ! daignez m'entendre, ajouta-t-il, voyant que je voulois m'éloigner de lui ; & décidez après de mon sort ; mais je vous en conjure, n'en décidez pas auparavant. Séchez ces larmes qui me désespèrent, & qui, si vous le voulez, ne couleront pas long-tems.

Vous n'ignorez pas, continua-t-il, les malheurs qui nous ont fait perdre la plus grande partie de nos biens, & qui ont coûté la tête à plusieurs de mes ancêtres. Mon pere, quoique rentré en grâce sous le roi Guillaume, n'en a recouvré que la plus petite partie, & auroit été forcé de recevoir de la cour ce qu'elle donne aux pairs, qui ne sont pas en état de soutenir l'éclat de leur titre, si son bonheur ne lui eût fait épouser en Hollande une fille de qualité extrêmement riche, Elle & sa

sœur se trouvoient les deux plus riches héritières de ces provinces. Comme l'amour avoit décidé seul du choix de ma mere, sa sœur ainée, plus avare, & moins tendre, ne consulta que l'intérêt, & donna sa main à un homme qui n'avoit pour lui qu'une opulence dont elle n'avoit pas besoin. Elle n'en a eu qu'une fille que l'on m'a destinée presque en naissant, pour pouvoir remettre dans ma maison plus de bien encore, que toutes les révolutions dont nous avons été les victimes, ne nous en ont ôté. Mon cœur, que l'on n'a pas consulté sur cet arrangement, s'est toujours révolté contre; & mon pere qui voudroit ne me pas contraindre, me laisseroit sur un article si intéressant pour mon bonheur, en pleine liberté, si une ancienne substitution qui assure la plus grande partie des biens de la maison de ma mere à l'ainé des enfans, de quelque sexe qu'il soit, ne le forçoit à desirer ce mariage, & à m'en faire une loi

Voilà, Madame, continua le lord Durham, la cause de la douleur qui m'a saisi lorsque vous avez daigné m'offrir votre main; & j'en expirerois à vos yeux, si l'état de langueur où est tombée la personne que l'on me destine

& dont, lorsque j'ai quitté la Hollande, il étoit presque décidé qu'on ne la tireroit pas, ne me laissoit l'espoir que je pourrai être uni à tout ce que j'aime au monde, je vous jure de plus, sur tout ce qu'il y a de plus sacré, d'éluider ce funeste mariage jusqu'à ce que l'événement que j'ai tant de sujets d'espérer m'en délivre; & si, contre mon espoir il n'arrive pas, de ne jamais vivre que pour vous.

J'étois, pendant ce cruel récit, agitée de mille différentes idées; mais quoique je crusse avoir de quoi le dédommager du sacrifice que mon amour me mettoit en droit d'exiger de lui, je ne crus pas qu'il me convint ni de le lui proposer, ni même de l'accepter. Je l'adorois; cependant je formois le projet de le fuir; je me repentois d'en avoir eu la pensée; je sentoient qu'il ne me seroit jamais possible de l'exécuter sans mourir. Ah cruel! lui dis-je enfin, & dans quelle idée vous êtes-vous donc attaché à moi! pourquoi chercher à me séduire, puisque vous n'ignoriez pas que vous ne pouviez point me rendre heureuse; & que vous aviez fait pour me faire tout à la fois l'objet de vos soins & de votre perfidie! Eh quoi! me dit il, en me serrant dans

ses bras, se peut-il que les sermens que je vous fais de n'être jamais qu'à vous, ne puissent pas vous rassurer sur mon cœur ! Non ! ajouta-t-il avec transport, je meurs à vos genoux, ou dans cet instant, que vous pouvez si aisément rendre le plus heureux de ma vie, vous lierez votre sort au mien, autant que notre état présent peut nous le permettre. Vous vous livrerez toute à un amant qui vous adore, qui n'adorera jamais que vous, & que vous ne devez plus, en ce moment, regarder que comme l'époux le plus tendre.

Que vous dirai-je ? ma chere Lucie, continua la duchesse en rougissant, je l'adorois, nous étions seuls, il connoissoit toute ma foiblesse ; il mêloit à ses sermens des caresses si vives, si emportées, qui m'étoient si nouvelles, & qui mirent tant de trouble dans mes sens, qu'il ne me fut pas possible de lui résister davantage. Je reçus ses sermens, je lui fis les miens, & bientôt il ne manqua plus rien à mon malheur.

Il me seroit plus aisé de vous peindre mes plaisirs, quels que soient ceux qu'on puisse trouver dans la possession de ce qu'on aime, que la violence de la douleur qui me saisit, lorsqu'il ne fut que

trop sûr que j'avois tout sacrifié. S'il m'en étoit devenu mille fois plus cher, je craignois de le lui être devenue moins, mille choses que je n'avois pas aperçues, ou sur lesquelles je n'avois pas pesé, se présenterent en foule à mon esprit, & ne me laisserent pas goûter en paix les charmes d'un si délicieux moment. Quoique je n'eusse cédé qu'à ses sermens, & à ses promesses réitérées, qu'il me les répétait encore, & qu'en cet instant même, il parût livré au plus tendre des égaremens, je ne m'en reprochois pas moins une foiblesse qui pouvoit avoir pour moi de si honteuses & de si cruelles suites.

Je vis alors ce que ses caresses & le désordre de ce redoutable moment, m'avoient caché ou m'avoient fait perdre de vue. La mort de cette fille qui m'avoit paru si certaine, parce que lui-même n'en avoit pas douté ; ne me sembla plus si sûre, je craignois sa vie, encore plus l'inconstance de mon amant ; & ce dégoût que, dans la situation où je venois de me mettre avec lui, les femmes le moins faites pour les faire naître, n'éprouvent que trop souvent. Je ne sçais d'ailleurs, si le manque d'habitude me faisoit me tromper sur les ob-

jets ; si j'étois trop délicate, ou s'il ne l'étoit pas assez ; mais je ne fus pas contente du ton qu'il prit avec moi ; j'y crus moins reconnoître l'amour que le desir ; des transports m'auroient été bien plus nécessaires que des emportemens ; & toute sensible que j'étois aux siens, j'avois plus besoin de l'un que de l'autre. Que de choses qu'il n'imaginoit pas, & qui m'auroient infiniment mieux prouvé sa tendresse, que celles qu'il croyoit si persuasives ! elles tiennent apparemment à l'amour, puisque, malgré le peu d'usage que j'en avois, je les trouvois dans mon cœur, & qu'il ne les trouvoit pas dans le sien. Aussi ses yeux brilloient-ils plus d'une joie insultante pour moi, que de celle que j'y aurois vue, s'il m'eût véritablement aimée. Il sembloit que ce fût moins une maîtresse qu'il venoit de s'attacher, qu'une femme dont il venoit seulement de faire la conquête. Ses sens enfin étoient plus émus que son ame, & sa vanité paroïssoit plus contente que son cœur.

Il s'aperçut de mon trouble & de ma honte ; mais loin de les respecter, il me railloit de l'un & de l'autre, avec des expressions, & un ton que je lui pardonnai d'autant moins, qu'ils étoient plus

inutiles à ses plaisirs, & qu'il ne pouvoit douter à ma rougeur & à mon embarras, que je n'eusse plus besoin de consolation, que de plaisanteries. Enfin, je n'avois pas encore dû autant douter de sa tendresse, que le jour que je le rendois si sûr de la mienne, & qu'il me devoit les témoignages les plus forts & les moins équivoques de ses sentimens pour moi.

Quelque vivement que je fusse blessée de ses procédés, je me crus obligée de renfermer une douleur qui lui auroit paru déplacée. J'avois perdu le droit de me plaindre, je le craignis du moins ; & je sentis mieux encore par cette première humiliation, que par mes réflexions mêmes, à quel point je venois de me dégrader.

J'aimois cependant avec trop d'ardeur, pour que ma passion & sa propre fureur (car, ma chere Lucie, il en avoit plus que d'amour) me laissassent longtemps à de si tristes idées. La plus grande partie de ce jour ne s'écoula pas moins dans les plaisirs les plus vifs, que dans les craintes les plus cruelles : & je me croyois à chaque instant, ou la plus infortunée, ou la plus heureuse de toutes les femmes.

Sa fougue enfin se modéra. Impétueux dans les plaisirs auxquels il sembloit se livrer, encore plus par vanité que par goût, uniquement soutenu auprès de moi par les desirs, dans ces momens où si les sens sont tranquilles, le cœur n'en doit pas être moins occupé, je ne trouvai pas en lui cette chaleur de sentiment qui m'auroit été si nécessaire. Il m'écoutoit, sans émotion, lui dire ce que l'amour peut inspirer de plus tendre & de plus doux, & ne me répondoit que par quelques mots que l'usage a sans doute consacrés à cette sorte de situation. L'amour, je le sçais, ne peut se servir que d'expressions connues; mais combien ne sçait-il pas les varier! combien ne sçait-il pas y mettre d'ame! avec combien de finesse & de feu ne sçait-il pas peindre ses sentimens! Ah! ses talens à cet égard, ne sont bornés, que lorsqu'il l'est lui-même.

Quoique j'eusse ardemment désiré, & beaucoup plus que lui-même, de nous voir tous les jours sans témoins, mon rang, les devoirs que j'avois à remplir, la bienséance même, ne me le permettoient pas. D'un autre côté, à ne nous voir jamais que chez moi, que de jours n'aurions - nous point passés l'un

sans l'autre! le moyen de me priver de lui si souvent; mais comment aussi braver mes domestiques & le public? Pour lui, il trouvoit tout simple, d'abord que je bravasse l'un, & que je me livrasse aux autres sans ménagement; & peut-être est-il d'usage en France, que la décence soit toujours sacrifiée au goût; mais enfin, il parût entrer dans les raisons de ménagement que j'avois, & n'attribua qu'à la violence de son amour des conseils qui exposoient & ma réputation & notre bonheur mutuel, puisqu'il nous étoit à tous deux si intéressant, que les liens que nous venions de former fussent secrets. Nous convînmes de nous voir ailleurs que chez moi; & il se chargea d'avoir une maison dans la cité, où je pourrois me rendre le soir, avec toutes les précautions qui pouvoient me sauver du public, & ne mettre son secret qu'entre les mains d'un petit nombre de mes gens. Il l'eut bientôt trouvée; & lorsqu'il m'y conduisit, j'y trouvai; hors l'amour, toutes les choses sensuelles & délicates qu'il peut faire imaginer. Plus je jouissois de mon amant dans cette solitude, plus je sentois ma passion prendre pour lui de nouvelles forces. Quoique j'eusse toujours à lui reprocher

192 LES HEUREUX
ce même manque de délicatesse, dont j'avois eu à me plaindre dès la première fois, je le voyois vif, ardent & empresse; quoique je ne sois pas de ces femmes qui ne jugent du cœur de leurs amans, que sur le plus ou le moins de desirs, dont ils sont susceptibles; ma tendresse avoit trop de besoin de s'y tromper, pour que je ne me fisse pas à cet égard bien des illusions. D'ailleurs, je m'accoutumai à croire que c'étoit un malheur de son sexe & du nôtre, nous, d'avoir trop de délicatesse; eux, de n'en avoir pas assez: & si cette idée ne me rendit pas absolument heureuse, elle me rendit au moins plus tranquille.

Il y avoit quelque tems, qu'au moyen de cette indulgence que je devois encore plus à l'amour qu'à la politique, nous vivions ensemble assez paisiblement, lorsqu'un jour il se rendit auprès de moi, avec une impression de chagrin qui me fit trembler, moins encore pour moi que pour lui. Ah! je suis désespéré, me dit-il en entrant. Quelque excessives que soient nos précautions, avec quelque mystère que j'aie caché mon bonheur, on sçait que je vous aime, ou l'on s'en doute du moins. Halifax, Dombar, Oxford que je viens de trouver à la comédie,

ORPHELINS. 193
médie, m'ont fait sur ma discrétion les plaisanteries les plus cruelles. Ils ne vous ont pas nommée, il est vrai; mais si l'excès de mes inquiétudes ne m'abuse pas, ils m'en ont assez dit pour me faire penser qu'ils vous soupçonnent. Comment donc se conduire pour échapper aux propos? je ne parois chez vous que comme chez une simple connoissance, que je semble même assez négliger. A peine vous approché-je chez la reine; je prends, lorsque je vous rencontre ailleurs, toutes les précautions imaginables, pour que l'on puisse penser que vous m'êtes indifférente, je ne vous y regarde qu'autant qu'il faut pour éviter le ridicule de ne pas regarder du tout un objet si bien fait pour arrêter avec tant de plaisir le yeux de tout le monde; & il me semble qu'autant que l'amour me le permet, s'il se peint dans les miens, lorsqu'ils se fixent sur vous, si je ressens une sorte d'émotion, elle ne passe pas celle que tout autre auroit comme moi.

Hélas! il avoit raison: il ne m'aimoit pas assez pour commettre des imprudences; & j'avois mille fois pensé me plaindre à lui de l'excès de sa retenue. Je commençai par gémir, ou de cette pé-

Tome V. Part. II. I

194 LES HEUREUX
nétration, ou de cette méchanceté du public. Je cherchai avec lui tous les moyens d'y échapper; & comme en effet, on ne pouvoit rien ajouter à la décence & à la circonspection, avec lesquelles nous nous conduisions dans le monde, je finis par voir avec beaucoup de douleur, qu'à moins que nous ne nous déterminassions à rompre tout commerce ensemble il ne nous restoit aucun moyen d'éviter d'être pénétrés. Il y en auroit un plus doux, répondit-il, mais il est encore si terrible, que je n'y pense qu'avec effroi, & je vous avertis d'avance, que je ne l'employerai jamais. Ce seroit de nous voir moins; & la certitude que j'ai de n'y jamais consentir, me donne seule la force de vous en parler. Non, ajouta-t-il, en se jetant à mes genoux, loin que le bonheur de vous posséder ait, par l'habitude où je suis d'en jouir, perdu de son prix à mes yeux, chaque jour j'y deviens plus sensible, à chaque moment il m'est plus nécessaire. Peut-être me suis-je trop alarmé; peut-être n'ai-je pensé que c'est vous que l'on soupçonne, que parce qu'en effet, c'est vous que j'aime. D'ailleurs, je suis dans un âge où il peut paroître extraordinaire que rien ne m'intéresse, sur-tout après avoir vécu si long-

ORPHELINS. 195
tems chez une nation & dans une ville où l'amour semble être une occupation indispensable. Comme une passion, quand elle est aussi tendre & aussi sincère que celle que vous m'avez inspirée, ne permet de galanterie que pour celle qui l'a fait naître, & que j'aurois craint, en rendant les soins les plus légers à quelque femme que ce fût, d'alarmer un cœur aussi sensible & aussi délicat que le vôtre, j'ai peut-être trop évité de former des liaisons qui auroient pu tromper le public. Il faut souvent si peu de chose pour lui faire prendre le change! Malheureusement, il faudroit, dans le cas où je voudrois le tromper, que la femme à laquelle je paroîtrois rendre des soins, eût de quoi les mériter; & je me trompe fort, ajouta-t-il, en souriant, si avec cette condition indispensable pourtant, ce projet ne vous effrayeroit pas. Pourquoi, repliquai-je, en riant, faudroit-il qu'elle eût tant de quoi plaire? n'y a-t-il pas des goûts de caprice? Oui, répondit-il, mais on y croit avec peine.

Enfin, ma chere Lucie, cette dernière idée fut la seule à laquelle nous nous arrêtâmes, & nous nous y fixâmes si bien, que nous cherchâmes ensemble à quelle femme je lui permettrois de pa-

196 LES HEUREUX
roître attaché. Il mettoit dans cette discussion tant d'enjouement & de liberté qu'il eût été impossible à une femme plus fine, & de moins bonne foi que moi, de ne pas croire que, mon intérêt à part, elle lui étoit absolument indifférente. Je lui nommai cependant quelques femmes qui l'obligerent à se récrier sur la barbarie que j'avois de vouloir qu'il servît de pareils monstres, & sur le ridicule dont je le couvrirois le plus inutilement du monde. Enfin, nous en nommâmes trois, qui furent Madame d'Halifax, Madame de Norfolk & Madame de Pembroock. La première des trois parut d'abord lui convenir, sur-tout, me dit-il, parce que mylord Halifax étoit celui qui à la comédie l'avoit persécuté le plus, qu'il n'auroit pas été fâché de s'en venger, en tâchant de faire croire au public que Madame d'Halifax avoit quelques bontés pour lui, & que d'ailleurs elle étoit d'une figure distinguée, & qui ne pouvoit que faire honneur à un homme qui lui paroîtroit attaché. Il me laissa entrevoir que Madame de Norfolk, sans compter ses agréments, avoit de quoi le piquer par l'amour extrême qu'elle paroïssoit avoir pour son mari, & qu'il seroit assez flat-

ORPHELINS. 197
teur de parvenir à la faire changer d'opinion. Pour Madame de Pembroock, encore plus aimable que les deux premières, elle ne me parut pas lui plaire autant : non qu'il ne convînt de tout ce qu'elle avoit de charmes ; mais elle étoit, selon lui, vaine, coquette, & remplie de milles affectations, qu'il ne pourroit jamais soutenir. Enfin, il me pria si sérieusement de vouloir bien le dispenser de cette femme-là, que je voulus absolument que ce fût à elle qu'il parût s'attacher. Après une assez longue dispute là-dessus, qu'il soutint de l'air du monde le plus vrai, il finit par se rendre à mes volontés ; & nous convînmes que dès le lendemain il feroit sa cour à Madame de Pembroock, mais beaucoup moins pour elle-même, que pour le public. C'est-à-dire, qu'à la cour, aux spectacles, par-tout enfin, où ses affinités pourroient être remarquées, il en auroit pour elle ; mais qu'il la verroit peu ailleurs, & que, sur-tout, il ne lui diroit rien qui pût lui faire croire qu'il l'aimât. Sans compter qu'il m'auroit paru dangereux pour moi, qu'il cherchât à la séduire, c'étoit une perfidie si malhonnête que pour quelque raison que c'eût été, je n'y aurois pas consenti.

Toute nécessaire cependant que je jugeois cette feinte, je ne puis vous dire combien difficilement je m'y prêtai. Depuis que je connoissois l'amour, j'avois découvert que j'étois née excessivement jalouse. Je sentoie qu'il n'y avoit pas d'extrémités auxquelles cette passion, poussée à un certain point, ne me portât, & qu'elle me feroit immoler amant, rivale, & moi-même, si jamais j'avois lieu de penser qu'il n'eût plus pour moi la même tendresse. Trop vraie pour lui dissimuler aucun de mes mouvemens, je lui dis combien je trouvois dangereuse l'épreuve qu'il vouloit faire; mais il me rassura par tant de caresses & de sermens; il me parut si tendre, qu'il ne me fut point possible de conserver mes craintes dans ses bras.

Il s'attacha donc à Madame de Pembroock; bientôt je crus, comme le public, qu'il ne s'y étoit pas attaché sans succès; & je ne le crus pas, sans une extrême inquiétude: elle devint enfin si vive, que je voulus absolument qu'il cessât de la voir. Il reçut d'abord avec douceur mes craintes & mes reproches: mais je lui vis bientôt cet air froid & impatient, dont on écoute les plaintes de ce que l'on n'aime plus. Avec quel-

que ménagement que je lui exposasse mes soupçons, il ne sçavoit jamais les trouver que déraisonnables & cruels: mais quelque mal qu'il me rassurât; & quelque sujet que j'eusse de croire qu'au moins je partageois son cœur, les mouvemens qui déchiroient le mien, me rendoient trop malheureuse pour que je ne cherchasse pas de moi-même à craindre que je me trompois. Un mot un peu plus doux, un regard un peu plus tendre, quelques sermens moins froids, remettoient de la sérénité dans mon ame. Souvent aussi, elle paroissoit y regner, qu'elle étoit remplie de toute la fureur de la jalousie. Je craignois trop de le perdre, pour que je ne craignisse pas de l'offenser; & sentir que l'on doit cacher à ce qu'on aime des mouvemens qui ne peuvent jamais prouver que de l'amour, est s'avouer à soi-même, qu'on ne se croit plus aimé.

Si cette funeste idée ne me donnoit pas plus de froideur pour lui, elle contraignoit du moins ma tendresse. Je portois dans ses bras une ame inquiète & agitée, que ses transports ne calmoient pas toujours. Un seul mot de sa part, prononcé comme je l'aurois désiré, m'auroit rendu, & bien plus heureuse,

& bien plus tranquille, que tout ce qui ne prouvoit que des desirs, que j'étois peu flattée de lui inspirer : mais il eût fallu de l'amour pour le dire ; & les sens n'ont pas besoin de lui pour s'émouvoir.

Enfin, il parut me sacrifier Madame de Pembroock ; mais l'humeur avec laquelle il me fit ce sacrifice, en me faisant penser qu'il étoit réel, m'apprit aussi à quel point il coûtoit à son cœur. Ma délicatesse n'en fut pas contente, & ne pouvoit pas l'être ; mais il m'effrayoit si cruellement, que je n'osois pas même lui montrer ceux de mes sentimens, dont il auroit dû me sçavoir le plus de gré. Je vis cependant renaître peu à peu ses empressements. Nos rendez-vous, qui pendant deux mois avoient cessé d'être aussi fréquens, le redevinrent, & furent plus animés ; si je ne le trouvai pas comme j'avois toujours, & inutilement désiré qu'il fût, je le revis du moins tel qu'il étoit avant cette funeste aventure. Madame de Pembroock & lui cependant me paroissoient brouillés si sérieusement, & gardoient même si peu de mesures l'un avec l'autre, que je ne pus me dispenser de l'interroger sur une rupture qui paroissoit si peu mo-

tivée. C'est vous, me répondit-il, qui en êtes cause. Moi ! lui dis-je avec surprise ; mais apparemment vous ne m'avez pas nommée à Madame de Pembroock ? Je ne vois pas non plus, repliqua-t-il, à propos de quoi je l'aurois fait. Je vais, au reste, vous apprendre bien des choses, que je ne vous ai cachées que parce qu'elles n'auroient fait que redoubler vos alarmes. Sans avoir dit à Madame de Pembroock que je l'aurois, elle a voulu le croire, sur les soins que notre projet me condamnoit à lui rendre. Non-seulement elle a daigné m'apprendre par ses regards qu'elle n'en étoit pas ingrate ; mais encore elle m'a, avec toute l'humanité possible, encouragé à un aveu que je lui faisois attendre plus long-tems qu'elle ne l'avoit cru. J'ai imaginé que je ne devois point paroître l'entendre : elle s'étoit malheureusement un peu avancée ; & lorsque de peur qu'elle ne s'avancât davantage, j'ai jugé à propos de me renfermer dans toute l'indifférence que j'avois pour elle, il lui a plu de le trouver mauvais. Furieuse de s'être méprise à ce point-là, elle m'a traité avec un mépris qui m'a choqué : elle m'a donné des ridicules, je les lui ai rendus. Elle ne croyoit pas

vraisemblablement que j'oserois prendre cette liberté; car, à ce que l'on m'a dit, elle en a été tout-à fait surprise; & sans avoir jamais été ni amans, ni amis, nous voilà (graces au beau choix que vous m'avez fait faire en sa personne) les deux personnes de la cour les plus, & le plus irréconciliablement brouillées.

Avec quelque détachement qu'il me parlât, & de Madame de Pembroock, & de sa rupture avec elle, je l'avois vu lui rendre des soins trop vifs & trop suivis; j'avois saisi entre eux des regards trop marqués; & leur brouillerie lui avoit donné trop d'humeur, pour que j'eusse pu penser qu'elle l'eût intéressé aussi peu qu'il me le disoit. Si je n'avois pas de quoi le croire absolument coupable, il me paroissoit difficile qu'au moins il ne l'eût pas été d'intention; & si je n'osai pas lui en faire des reproches, je pris sur sa tendresse des inquietudes qui rendirent la mienne très-malheureuse. Je sentis pour la première fois que je m'étois bien légèrement engagée; mais je l'étois, & je me déterminai à tout souffrir, plutôt que de lui donner, par mes plaintes, un prétexte pour rompre une union que je regardois comme indissoluble, mais qui pouvoit bien n'avoir pas

à ses yeux le même caractère. Il faut souvent moins que de l'amour pour former des liaisons; mais il faut toujours de la probité pour respecter les sermens.

Quoique je n'eusse pas de quoi le soupçonner de vouloir manquer aux siens, il ne me paroissoit pas avoir la même impatience que moi, de voir arriver l'instant auquel nous pourrions nous unir aux yeux du public. Cette cousine qui mettoit un obstacle si puissant à notre mariage, étoit toujours, me disoit-il, dans le même état de langueur; & c'étoit, à ce qu'il me sembloit, avec une résignation que l'amour ne donne pas, qu'il se soumettoit à ces mêmes retardemens qui me désespéroient.

Je commençois alors à le connoître, & à être en conséquence la personne la plus malheureuse, peut-être, qui existât. Mais à qui me plaindre d'infortunes que je ne devois qu'à moi-même, s'il est vrai cependant que je dusse m'accuser d'une chose qui avoit si peu dépendu de moi? Etoit-ce le barbare qui les caufoit, que je devois conjurer de rendre plus de justice à mon sentiment, lui qui ne répondoit jamais aux tendres reproches que l'excès de ma douleur m'arrachoit quelquefois, que par le silence le plus